Bibliographie critique

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **58 (2000)**

Heft 1: **Faut-il baisser les impôts en Suisse?**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Bernard MARIS : *LETTRE OUVERTE aux gourous de l'économie qui nous prennent tous pour des imbéciles*, Albin Michel S.A., Paris, 1999, 192 pages.

L'ouvrage dont il est ici question n'a probablement pas son pareil dans la littérature économique moderne. Bernard Maris répand son fiel sur les économistes et leur prétendue science tout au long des 190 pages. Aucune indication ne nous est fournie sur cet auteur, mais on a peine à imaginer que le personnage ait lui-même choisi la profession qui regroupe ceux qu'il nomme des «marchands de salades économiques». Toutefois, son texte laisse supposer que pour l'essentiel ses connaissances de la théorie ne sont pas lacunaires.

Les deux rescapés de la critique

Nul ne trouve grâce à ses yeux, si ce n'est Adam Smith et J.M. Keynes qu'il nous conseille de relire. Encore n'accorde-t-il ses faveurs à ces deux grands esprits qu'à condition de nier ce qui constitue pourtant l'apport principal de chacun d'eux à la pensée économique. Il cite le passage célèbre où A. Smith nous parle du boucher, du marchand de bière et du boulanger qui ne se préoccupent de nos besoins qu'afin de laisser libre cours à leur égoïsme. C'est précisément depuis A. Smith que la science économique s'est construite sur cette forme d'égocentrisme pour analyser l'économie de marché tant décriée par B. Maris. S'en prend-il alors à Smith ? Nullement. Il ne voit en lui que le fondateur d'une science économique assimilable à une science morale.

La contradiction n'est pas moins flagrante dans le cas du second auteur qui a le privilège d'échapper à ses critiques féroces. On sait l'attachement de Keynes envers la liberté économique. Dans l'intention de sauver ce qui peut l'être d'une indépendance toujours menacée, cet éminent auteur a proposé qu'en période de dépression économique grave, l'Etat s'engage dans de vastes travaux publics afin de fournir des emplois aux chômeurs et de réamorcer la pompe. Selon B. Maris cependant, nous n'aurions rien compris à Keynes qui s'employa à «prôner une économie seconde, subalterne, soumise à l'éthique et à l'esthétique ... On est loin de la relance par la consommation et la construction d'autoroutes». Oui, il faut relire A. Smith et J.M. Keynes pour mesurer toute l'étrangeté des propos tenus par B. Maris.

Les économistes sont «des clowns. Tristes en plus». On nous dit pourtant,

au début, que Marx, Keynes et aussi Walras «sont des gens très bien». Le compliment n'épargne pas à Walras d'être par la suite accusé d'avoir fourvoyé la théorie économique par son ignorance d'une vérité pourtant élémentaire. Sa vision de l'équilibre général implique une succession d'oscillations jusqu'au prix d'équilibre, et donc une réversibilité du temps ... qui n'existe pas. B. Maris nous le dit dans une note en bas de page. On soupire de soulagement, car voilà enfin une critique qui découle d'un embryon de raisonnement.

Une critique tous azimuts

Puis nous retombons aussitôt dans une succession ininterrompue de critiques vulgaires réservées à chacun. M. Camdessus, alors à la tête du FMI, est l'une des cibles préférées sur lesquelles l'auteur se plaît à tirer. Par exemple : «Camdessus, c'est l' a b c du libéralisme , le libéralisme en gros sabots, celui de la bêtise au cou de taureau». Avant de prévenir que M. Camdessus " est un âne ", l'auteur s'en prend à Pareto et à son optimum. Il ne fait que s'appuyer ici sur une critique formulée depuis très longtemps et admise par chacun. Deux phrases lui suffiront pour traiter ce vaste sujet. «Une société où quelqu'un a tout et tous les autres rien est un optimum de Pareto. On ne peut augmenter la satisfaction de l'un sans diminuer celle de l'autre.» C'est là l'un des très rares passages du livre où apparaît l'amorce d'un développement économique.

Jamais, à notre connaissance, un auteur se situant sur l'éventail politique même à la gauche de l'extrême-gauche n'a rien écrit d'aussi hargneux ni d'aussi peu documenté sur la théorie économique libérale. Mais, qu'on ne s'y trompe pas. Dans l'intention manifeste d'éviter tout malentendu, B. Maris prend grand soin de se démarquer de la gauche. Il décoche à tout bout de champ une flèche acérée à l'endroit de ce qu'il appelle les utopies socialistes et staliniennes. Ainsi témoigne-t-il des mêmes sentiments envers ces courants de pensée qu'à l'égard du libéralisme.

D'autre part, la science économique offre malgré tout un champ trop exigu pour servir seul d'exutoire à son besoin de critique. Sous prétexte que l'économie ne serait, selon lui, pas loin de la religion, notre auteur s'en prend donc à celle-ci. On se demande si l'évocation du culte qualifié ici de maladif, morbide, de la Vierge Marie peut être d'une utilité quelconque dans l'étude de la théorie économique. A la lecture de ces pages, on ne peut manquer de se souvenir que tout ce qui est excessif est insignifiant.

François SCHALLER, Prof.hon., Lausanne